

Quai des Quatre-Écluses

Je suis né quai des Quatre-Écluses
À Dunkerque le vingt octobre
Et quelques jours plus tard c'est à l'église
Saint-Martin que l'on me baptise
Me prénommant Claude Henri Georges.

La dame qui tenait la loge
S'appelait Madame Pertuse
Ou pour dire vrai Pertusot
Élevait-elle des oiseaux
Dont sur la seiche le bec s'use ?

Ciel gris sur le canal d'eau grise
Où le soleil faisait un incendie
C'est là que j'ai reçu la vie
Qu'en ai-je fait jusqu'à ce jour ?
Il est grand temps d'aimer l'amour.

Il est grand temps d'aimer l'amour
Il est grand temps de vivre enfin
Claude aujourd'hui nommé Martin
Du nom secret de ton baptême
C'est ce pour quoi tu vins au jour
Il est grand temps d'être toi-même.

Déjà – ÇA & LA

*

Printemps sans cœur

– Mais quel est ce printemps où je m'avance seul ?
De neige, il n'en est plus qu'aux branches refleuries ;
Déjà le vent a des parfums de fruiteries,
On dirait, et la mer fait jouvence à mon seuil.

La mer ! La mer jubile, et cabre ses cortèges
Au galop, – toute écume au vent qui se déploie !
De laine, le nuage ; et l'azur, tout de soie :
Belle tente dressée où dormirent les neiges.

Voici le monde beau comme un vieil arbre en fleur.
Les oiseaux vont par deux comme des mains unies.
Dans le feuillage éclôt une ivresse de vies.
– Mais quel est ce printemps où j'avance sans cœur ?

Pétrarque vint sur sa barque à fond plat
Au seuil où Laure étendait sa lessive.
– Laure ! Soleil ni lune sur ta rive
N'ose à ton corps opposer leur éclat !

Dans le soleil et le ruisseau la roue
De bois tournait comme tourne le jour.
– Laure, si tu savais quel feu d'amour !...
Dans l'eau profonde et verte un poisson joue.

Laure se tient pensive dans les draps
Que le vent sur le fil touche et déploie.
– Laure ! si tu savais d'amour la joie !
Lune venue, il s'endort en ses bras.

L'anberge des vagues – LE CORTÈGE DE MÉLUSINE

*

Nous roulons capote baissée. Les ornières font
chanter les lames et les essieux. Bonheur de
sentir la griffe des ronces sur la bâche. On ne
voit au dehors que l'averse. Les fossés sont
pleins de grenouilles. Jamais on n'a vu par ici
un tel automne. Vergers de pommes dans les
stries des rafales. Nos chevaux qui fumaient
dans l'orage ne sont plus qu'une haleine. Et
puis tout s'arrête. C'est une campagne de neige
immense où nous sommes seuls comme dans
un roman.

*

Qui n'a rêvé d'être l'enfant qu'emporte la
roulotte par l'allée de tilleuls embaumée de
château en château le long d'un fleuve où se
reflète l'ardoise des tourelles ? Et ces sommeils
dans la paille des granges alors que la nuit,
dehors, est une meule d'étoiles... Qui n'a rêvé
de Juana, reine d'Épiphanie qu'une couronne
de carton doré couronne ? Nous ne vécûmes
que le temps qu'une ailette de tilleul passe de
feuille à poussière.

L'anberge des vagues – CARRIOLES

Enfance

L'enclume répondait à la cloche matinale
et la cloche à l'enclume répondait. On entendait
bientôt la plume d'un écolier docile
porter le plomb d'un problème insoluble.
Combien de seaux ? combien de sacs ? de brocs ?
Combien de boisseaux et de pintes ? Combien ?
Combien de collines ? de lacs ? de pintades ?
Et combien d'entrelacs ?
Combien de temps encore me reste-t-il à vivre ?
Combien de fer, de nickel et de cuivre ?
Sur le cahier la tache rouge et la blessure
de l'encre magistrale comme un ruban de livre
de messe ou de prix
te rappelaient le sang qu'il faut qu'on verse
si l'ennemi brise la paix des villages et des sillons
d'ici.

Combien ?

Combien de temps vous reste-t-il à vivre ?

*

Déjà

Déjà le rouge a gagné les collines
Déjà l'automne se recueille
Dieu de grâce Dieu de lumière veille
Que je me tienne dans le feu des vignes

Et que je vive encore une saison
Dans la douceur de ma maison

*

Voyage

Roche grise adoucie de lichen rose
Proche du chemin d'épines vers l'autre
Où se tinrent assis les deux amis
Face à la beauté du jour ordinaire

Puis vers la fin du repas soudain cette
Lune pourpre dans le faste du noir.

Déjà – LE VILLAGE TRANSPARENT

Cœur

à Norge et Denise.

Ermite rouge dans la nuit,
– Cœur !
dans le réseau rouge et bleu
De veines et d'artères vives !

Cœur ! ma bonne poigne de vie,
Père-soleil au ciel de chair,
Soleil profond comme caverne,
Pierre d'autel sous les ogives
D'os et dans le vitrail du sang !

Cave close, cave sacrée,
Recel prodigue en vin de vie !

Seigneur souterrain et très-haut
De ces planètes : tête et mains,
Œuf séminal, pieds pèlerins,
Regard et ventre en la verdure,
En la viande vivandière !

Juste fléau entre la plèbe
Des entrailles ensommeillées
Et la régence en tour de veille !

Juste fléau entre la vague
Du songe et la cime de l'acte !

Bon feu, bon âtre, braise et flamme
Où tout le corps étend ses mains,
– Bonne famille viscérale !

Docile ermite au cœur du corps,
Régent régi comme les astres,
Les flux, les vols, et les verdure ;
– Quel est ton cœur profond, mon cœur ;
Ton feu secret et ton soleil ?

Quel premier vin nourrit ton vin,
Ô cœur, – braise de quel feu-roi ?
Vassal seigneur de cent vaisseaux,
Ermite rouge, où est ton maître ?

Tu seras cendre au temps voulu,
Après ton nombre exact de coups ;
Cœur forgeron dans la rougeur
Et les pâques d'enclume sourde !

Tu seras cendre et je verrai
Peut-être, ô cœur, ce cœur profond,

– Seul cœur, cœur de tout, cœur de vie !

Jadis et maintenant – LIMINAIRE

*

Don du ciel

Qu'un oiseau rouge dans l'aube
Entre et se repose
Un instant parmi tes livres
Valut la peine de vivre.

*

Cent mille années

Je sais ce qu'est un figuier de douze ans. Celui que j'ai planté au fond du jardin commence à nous faire de l'ombre. Il me vient d'une vie antérieure, d'une autre vie. Je n'étais pas heureux alors comme je le suis aujourd'hui mais le figuier dont celui-ci provient m'était une espèce de paradis et j'ai passé des heures parmi ses figues bleues, ses feuilles rêches. Celui-ci, je l'ai planté, rameau, tout près d'une roche qui s'incurve : endroit parfait pour qu'on vienne s'asseoir, si l'ombre d'un figuier nous rafraîchit. Douze hivers l'ont menacé. Je le crois indéterminable. Bientôt nous viendrons nous asseoir à son ombre. Et voici que je distingue sur le banc naturel que forme la roche une coquille incrustée. Sous le fouillis des mûres et des ronces un ruisseau coule un peu, malgré l'été violent. Cette coquille est le sceau d'un déluge. Il y a cent mille ans la mer et ses algues couvraient ce banc de pierre où nous venons, la nuit tombée, voir les récifs et l'écume du ciel.

Déjà – LE VILLAGE TRANSPARENT.

CLAUDE-HENRI ROCQUET

Poète et écrivain

1933-2016

L'un suit l'étoile comme une lanterne
Buvant des yeux la flamme et le mystère
L'autre penché sur le miroir des eaux
Va son chemin de fontaine en fontaine
Toi comme en songe et les yeux clos tu vois
Luire au miroir de ta nuit personnelle
L'étoile angélique et gardienne

Midi. Le cheval dort debout dans la poussière.
Le charretier s'attarde un peu sous le tilleul.
Midi. C'est un jour de ta vie et tu es seul,
Enfant, dans ce chagrin et dans cette lumière,

Triste comme si déjà tu pensais que vivre
N'est rien que la face illusoire de la mort.
Le charretier qui dans la fraîcheur boit du cidre
Et le cheval qui rêve en mâchonnant son mors
Seront boue et poussière.

Minuit. Qu'as-tu fait de ton jour et de ta vie ?
Tu as songé à l'enfant que tu fus, jadis.
Tu as revu son pays de pommes et de prairie.
Tu croyais aux rois de Noël, au Paradis,
Tu espérais. Tu espérais la couronne et la fève.
Il te semble aujourd'hui que vivre est un long rêve.
Au fond, tu crois toujours qu'une couronne d'or
T'est promise au-delà des flammes de la mort.

L'anberge des vagues – CHEMIN DES LILAS

TOUS LES POÈMES DE CE TRIPTYQUE SONT DANS
AUX VOYAGEURS DE LA GRANDE OURSE
TOME 1 DE L'ŒUVRE POÉTIQUE COMPLÈTE
ÉDITIONS ÉOLIENNES, 2019
www.claudehenriroquet.fr